

Liberté

Norader, 2000.

« **J**ustice : l'homme te demande justice. Sagesse ; tu es là pour nous guider : toi seul parmi nous peut percevoir le Bien, comme de vastes visions nocturnes. Eveil ; chaque matin le manteau de ta puissance nous protège des atteintes du Mal, l'astre qui se lève a déjà préparé sa route sur les sinueuses sentes du sommeil. Foi. Nous croyons en ce que tu affirmes. Tu es l'élu du divin qui plane sur nos vies. Ton pouvoir est l'expression d'une lucidité qui se refuse à l'homme. Soumission. Nous reconnaissons nos faiblesses et nos doutes. Nous représentons le mal ; nous sommes l'essence du mal. Celui qui vit foment le mal dans chacun de ses projets, de ses perceptions erronées. Nous placerons nos espoirs en toi. Jusqu'à ta mort nous noierons toutes nos peines et nos douleurs dans ton affection éclairée. Puisse chacun de nous veiller par son allégeance au bien de tous. Châtier. L'empereur se doit de châtier ceux que le destin emprisonne. » *Credo Imperatoris*

Le héraut se prosterne et se retire au sein de la foule qui ondule sous la brise matinale. Du haut de sa tribune, un petit homme au visage fier domine l'assemblée. Un profond silence s'immisce parmi les spectateurs. L'empereur en livrée bleue a incliné sa tête puis son buste vers l'avant. L'Homme se recueille au seuil de la cruauté. Seul le condamné, drapé dans une chrysalide blanche, n'a pas baissé les yeux. Le meurtrier, la créature impure ne peut percevoir les forces sacrées qui pénètrent l'Homme. Il attend l'exécution, hagard et implorant. Il ne peut parler ni crier, un immonde sentiment de culpabilité l'opprime. Il se recroqueville au centre de la place noire de monde. Tous les regards intérieurs semblent le dévisager. Il se sent nu et tellement, tellement vain, face aux puissances de l'univers qui dans quelques instants vont l'engloutir. L'Homme a esquissé un geste. La victime s'avance, son trouble la précède ; elle fend la foule. Une tunique immaculée dissimule chacune des courbes de son corps. Elle marche. Vers ce cercle de marbre où, prostré son agresseur s'abandonne à la honte. Elle s'arrête comme prévu à quelques pas de la créature dénaturée.

L'empereur a posé ses yeux sur le vaisseau qui attend baignant dans les vapeurs moites de ses propulseurs. Le monstre de métal sommeille encore dans l'exact alignement du condamné, de son innocente victime et de l'empereur qui domine le jugement. La paroi bleutée s'est découverte, au dedans, l'inconnu. La terreur finale, le départ pour un pays son nom, que nul mortel n'a jamais aperçu et dont nul condamné n'est jamais revenu. Subitement l'homme s'est redressé. Il a vécu en abjection, sa dernière décision ne peut-être que celle de la dignité. Son empereur l'observe. Il se doit de faire choir lui même le couperet. Il efface rapidement la distance qui le sépare de l'appareil. Sa main s'est renversée vers l'arrière, comme un signe d'adieu esquissé avec humilité. Ses doigts crispés se dénouent. Son dernier espoir vient d'éclorre. La brume matinale lèche les joues froides de l'Homme impassible. Mais

où se terre donc vos vérités éternelles ? Montrez moi le chemin, car mon cœur est en proie à la suspicion et au doute.

Force ! Puissance ! Gloire ! Cruauté. De frénétiques louanges s'ébattent dans sa tête. Il vole, les sabots de sa monture écrasent ce paysage rural qu'en aristocrate il se doit de haïr et de dévaster. Ses tempes résonnent encore et toujours des chants guerriers de la veille. Les torches embrasent ses sens ; il sent cette fraîcheur nocturne remonter en lui. Le flot sauvage des paroles des prêtres galvanise sa fureur juvénile. Le cavalier vêtu de sombre n'entend ni le vent qui mugit à ses oreilles, ni les échos glacés du soleil sur son armure. Le fracas des lames ensanglantées de cette cérémonie domine totalement son esprit. Il a du mal à ordonner dans sa tête les phases de cette célébration initiatique. Il sent son corps devenir plus lourd, il s'enfonce dans sa selle. Les épieux du souvenir l'enserrent. Un parfum d'alcool chaud pénètre sa mémoire. Du sang, des cris, mais pas une larme. Le guerrier a clos ses paupières. Il laisse son cheval le précéder sur cette route défoncée. Ses compagnons hurlent autour de lui, renversant le peuple qui s'ébat misérablement pour ramasser sa pitance quotidienne dans des champs boueux. Ils ne se préoccupent nullement de leur chef. L'éclair noir foudroie la campagne tandis que le jeune cavalier s'abandonne au souvenir.

Ce n'était que hier et pourtant il lui semble regagner par le souvenir, un autre monde. C'était une soirée d'été. On n'aurait pu entendre les feulements des mammifères sauvages et les bruissements des arbres si la nature ne s'était pas refusée à l'homme en ce jour. L'homme fêtait l'Homme et les éclats de son orgueil illuminaient la nuit. Ils étaient tous réunis, ces seigneurs de la terre dans l'immense cour du castel des ombres. Au centre, sur un vaste podium recouvert de fourrures de prédateurs, les prêtres en robes blanches louaient de noires idoles. Leurs longues barbes brunes étaient tachées du sang des sacrifices et le long de leurs bras coulait le vin de l'unité. L'aristocratie de ce pays s'était en effet réunie pour célébrer un culte nouveau : celui de leur propre puissance. Ils voulaient établir définitivement leur domination en divinisant leurs mutuelles existences. Tout autour de la scène, des esclaves enchaînés, à la forte carrure, dansaient pesamment. Ils frappaient le sol de leurs pieds et la terre murmurait sa honte sous leur pas. Les prêtres s'ébattaient en tous sens. En proie à un délire mystique, ils agitaient leurs bras en menaçant le monde de leurs serpes argentées. Au second plan, les nobles en costumes de guerre, d'immenses torches à la main, entonnaient des chants bestiaux. Les femmes en longues robes sombres veillaient à rester insensibles au spectacle. Un puissant tintamarre, œuvres de musiciens en armure, parvenait à peine à couvrir les mugissements des esclaves, qui, un à un, venait se faire égorger sur le nouvel autel du monde. Les chevaliers braillaient pour éluder la peur que reflétait les éclats de voix et les regards furieux des prêtres. L'acier étincelait dans les mains des bouchers cadavériques. Quand la totalité du sang des communs fut répandu, les magistrales portes d'airain de la citadelle s'ouvrirent soudainement. Un silence gêné hurlait le désespoir des douze vierges enveloppées de noir qui pénétrèrent en cortège. L'air gémit, les étoiles pâlirent, l'homme frémit et les dieux soupirent.

Le jeune homme ne parvenait pas à s'identifier à cette religieuse profanation. Il n'était que perceptions et nulle âme intérieure ne tressaillait en lui. Son nom même lui semblait étranger et la brise qui tentait vainement d'apaiser cette folie paraissait ne s'adresser qu'à la clarté innocente du soir. Il ne sentait plus son cœur battre. Son être s'était éteint. Les prêtres avaient dégagé l'autel des cadavres. Derrière eux, des serviteurs, la nuque implorante, s'affairaient à édifier un bûcher. Un silence religieux avait englouti les clameurs. Les torches s'étiraient sinistrement vers le ciel. Les douze jeunes filles ne parvenaient plus à respirer. Un unique et insolent halètement parvenait maintenant aux oreilles de l'assemblée. Certaines

laissaient la lune scintiller avec passivité sur leurs larmes. D'autres fixaient la terre qui déjà se montrait impatiente de les reprendre. Ils avaient dissimulés leur chevelure sous d'épais voiles de lin. Le vent emportait au loin leurs peines et leurs frayeurs. Ils avaient caché leurs formes enfantines. Le silence n'étouffait pas leur pas. Ils avaient dérobés leurs espoirs. La nuit hurlait son ressentiment.

Ils voulaient les sacrifier à leurs idoles humaines : force, puissance, gloire et cruauté. On voulait leur ôter le léger fil de la vie. Destin ne s'y opposait pas. Il ne pouvait intervenir. Il flottait, aveuglé par cette froide cérémonie. Paralysé par tant de violence. Dieu lui-même aurait pu lui hurler son nom à l'oreille : Destin. Le jeune homme n'y aurait pas prêté garde. Les prêtres enserrèrent le cortège. Les frémissements et les doutes furent effacés par une détermination pesante. Nul n'osait lever les yeux sur son voisin, de peur de lire sur le visage d'autrui ce même sentiment d'absurdité auquel tous, ils désiraient échapper. Le prêtre prit rapidement la parole. « Les Dieux tous puissants parlent par ma bouche ». La douleur que son attitude inspirait n'avait rien d'humain. Et les cœurs encore présents furent soulagés de contenter les voies divines. « Gloires aux puissances de cruauté. Les plus fortes de l'univers. Louanges aux forces qui pénètrent nos décisions de mort. Nous prions à genoux cet ordre éternel qui veut faire du puissant, le métal du glaive divin et du faible, le bois qu'il consume dans sa chute. Nous implorons cette sainte Nature de nous accorder toujours la domination. Que l'animal meure et que l'homme se repaisse de sa chair. » Et disant cela, il plongea sa lame verte dans le sein de la première jeune fille. D'autres bourreaux la saisirent et l'envoyèrent dans le gigantesque brasier. Le prêtre avait peine à réciter sa litanie tant les belles effrayées troublaient sa prière par leurs supplications. La serpe s'abattait comme la foudre sur les prairies. Un sang nouveau éclaboussa l'homme. Bientôt la forteresse entière semblait avoir être livrée à l'abomination. Un feu infernal embrasait toute l'assemblée. Onze fois la pureté avait gémit sous les coups de l'ignorance et de l'erreur.

Le prêtre fit un pas en arrière, interloqué. Une douzième victime attendait paisiblement l'offrande. Son regard était plein d'une abrupte compassion. Elle défit sa coiffe. Un torrent de cheveux éblouit le prêtre. De longues mèches rousses et bouclées. L'officiant furieux brandit l'arme du sacrifice. La jeune fille arrêta calmement son geste de la main et soupira. « Pour toi et pour tant d'autres il est déjà trop tard. Mais l'heure viendra où ce qui semble réalité se trahira face à la Vérité.

_Silence ! Inapte cicatrice de ce monde ! Rejoint les tiens dans la boue et le feu. » Et il frappa à plusieurs reprise cette poitrine qui ne se refusait pas à lui.

Mais le prodige ne cessa pas pour autant. Tout en soutenant encore son corps vers le bûcher, la jeune fille professait. « Il n'est pas un homme qui n'est jamais senti sa misère. Nous aspirons tous au même repos. A l'affection de cette nature qui nous domine. Il est parmi vous quelqu'un qui ressent ce besoin d'humilité.

_ Sacrilèges ! » Et les prêtres la perçaient de part en part en déchirant leur tunique. Mais des flots de sang qui bouillonnaient dans les flammes émanaient encore de douces paroles. La jeune fille pria au milieu du brasier et les flammes n'osaient pas effleurer son corps. Les femmes s'abandonnaient à la peur et les hommes éructaient. La jeune fille ne cessait de chercher des yeux, celui qu'elle était venue sauver.

L'esprit de Destin s'était peu à peu éveillé tandis que les prêtres prédateurs frappaient. La peur l'avait tout d'abord extirpé de son engourdissement. Puis une colère irraisonnée avait secoué tous ses sens. La honte le dominait maintenant. Il ne pouvait se refuser aux supplications de la jeune fille. Il était là devant elle ; il baissait les yeux pour échapper à son jugement. Ce miracle lui paraissait pourtant évident : elle ne se déciderait à mourir que lorsqu'elle l'aurait aperçu. Le jeune homme la vit fermer les yeux. « Destin », s'écria-t-elle. Le monde entier sembla alors se tourner vers lui. Il voulu se noyer dans son regard, mais il était trop tard. « Mon nom est Liberté. Et en ce jour tu es seul responsable de ce qui vient

d'être commis ici. Toi seul es ici conscient de notre misère. La Liberté est en toi désormais. Je suis ta Liberté. » A peine eut-elle clos de nouveau ses lèvres que le feu s'empara de son corps. « Force. Gloire. Puissance. Cruauté. », Entonna l'assemblée fervente. Dans la fraîcheur du soir, un souffle s'éveille et s'échappe. Serait-ce l'incarnation d'une nouvelle vérité ?

Destin reprend possession de ses sens. Son destrier satanique l'emporte avec rage. Sur les bords du chemin se pressent les passants. La troupe guerrière les renverse sans s'apitoyer. Soudain, à cent mètres devant sa monture, Destin aperçoit une forme chevêche qui semble se traîner sur le sol. Il n'a pas le temps de réagir. La bête qui le porte est livrée à elle-même depuis bien longtemps. Le vieillard se redresse devant les sabots clinquants de l'aristocrate. Le choc n'effraie pas Destin qui croit en la vigueur de sa monture. Il le projette pourtant à terre, dans cette boue insipide qui fait la condition des esclaves. Son cheval a implacablement piétiné le vieil homme. Destin, furieux, arrache son arme du fourreau et marche à grands pas vers l'impie. Une mare de sang, un corps de blessures ; l'ermite ne paraît pourtant pas préoccupé à souffrir. Il a relevé la tête et tente d'enseigner une dernière fois, ce farouche guerrier. « Avant de consacrer une nouvelle fois ta destinée, jeune homme, songe un instant à la fragilité de ta condition. Si un pauvre hère, seul et abandonné de la vie peut interrompre ta course, peux-tu imaginer le poids du temps dans la balance des hasards qui font toute notre condition.

_La justice ne se nomme infortune que chez les infidèles. L'homme vrai ne connaît ni les incertitudes ni les coups du destin. Il sort victorieux de chacune de ses luttes car la liberté lui appartient. Il ne connaît pas d'autre maître que lui-même et ne soumet pas à l'ordre universel. Mais qui es-tu donc pour oser m'adresser la parole ? Ecarte toi et rejoins les tiens dans les affres de la supplication.

_Ton épée parle pour toi. Elle te fait appeler seigneur. Mais ton cœur n'a rien de noble et du haut de ton...fol piédestal, tu respires le même air que tes semblables.

_Je n'ai de semblables que chez les puissants et les forts. Quitte à présent ton corps de misère. »

Et levant haut la main derrière son épaule, Destin achève le pitoyable qui a foulé son chemin. Mais la souffrance lui arrache ces dernières paroles : « N'oublie pas l'heure de ta mort car elle priera chaque jour pour toi. Veille à ne jamais perdre de vue le temps qui passe et qui t'emporte...Et méfie toi, de cette ...Liberté... » Sur ces insolites paroles, Destin et ses compagnons poursuivent leur chevauchée.

Pénétrant dans un petit village, la troupe doit faire face à une nouvelle apparition. Sur la place centrale qui irrigue de terre et d'eau les étroites ruelles, trône insolemment une figure fantastique. Une demoiselle de glace pose sans crainte au soleil. Destin s'approche bouche bée de la statue gelée. Pas de doute à avoir, la glace scintille de beauté. Une grande figure en arme, d'une féminité outrageuse lui fait affront. La statue est si parfaite que l'on croirait volontiers que Vénus elle-même s'est laissée surprendre par l'hiver. Destin se retourne. Les villageois apeurés prennent garde à ne pas croiser le regard de leur maître. Lorsqu'il se retourne de nouveau vers la statue, il sursaute de stupeur. Un regard amusé s'est tourné vers lui. Ce visage figé vers l'avant esquisse un malin sourire. Destin écume de rage. Il fustige les paysans. Tous se taisent. Destin se retourne. Sur le socle de marbre on peut lire cette inscription : « Je me nomme Liberté ». Destin frémit et hurle. Il dégaine sa lourde épée et s'apprête à détruire l'édifice enchanteur. Mais une voix suave le détourne un instant de sa vindicte : « Je suis ta Liberté. A l'heure de ta mort, ne m'oublie pas ! » C'en est trop pour un combattant si aguerri. Le chevalier frappe sans mesure. Ses coups se perdent dans l'éther matinal. La statue a disparue.

Destin rampe maintenant devant ses soldats, devant ses pairs et devant son orgueil. L'effroi le guette. Il lutte pour ne pas s'enfuir en lâche. Ces mots l'ont blessé. Qui d'autre les

aura entendus confondra sa honte. Il cherche éperdument l'attitude juste à adopter. Ce crime exige réparation. Destin ne peut imaginer une sanction assez sanglante pour laver son trouble. Il marche en tous sens, l'épée à la main, cherchant une victime. Une forte paysanne croise son regard. Elle est coupable ; elle n'a pas l'air de frémir. Elle ne le craint pas ; elle ne le respecte pas. Elle jalouse son autorité. Elle aurait commis ce crime de toute façon. Destin songe un instant à la tuer. Non, le châtement serait trop prompt. « Où est la plus jeune de tes filles ?

_Mais Seigneur, vous savez bien que...

_Réponds instamment à ma question misérable ! Où est-elle ?

_Elle n'est plus...

_Il suffit ! » Le coup est parti. Destin refuse de porter quelques regrets ; il se détourne. « Que l'on me montre la tanière de cette femme. » Les villageois soumis s'exécutent. Le jeune Destin mène dignement son cheval par la bride dans la direction indiquée. Son devoir l'attend. L'Homme se doit de soumettre l'animal.

Destin défonce la porte, l'épée à la main. Il prend plaisir à renverser table, chaises, à profaner les icônes et à déchirer les rideaux. Les cris apeurés d'un enfant heurtent ses oreilles. Il le saisit par le bras et le jette impitoyablement au dehors. Sa grande sœur, à peine plus âgée se terre recroquevillée et tremblante dans un angle de la pièce. Il tend son bras avec fermeté pour arracher ses quelques vêtements mais son poing se referme sur une médaille. La petite hurle, le cou ensanglanté. Elle pleure. Elle n'est pas laide mais ne semble pas avoir seize ans. Qu'importe ! Et Destin se jette dans la fange du crime et de la cruauté. Des cris, des glapissements. Rien d'humain. Au dehors, le printemps tente d'arracher à l'hiver quelques bourgeons. Sur l'arbre, une hermine, blanche. Des yeux perçants, une agilité démoniaque, de petites dents acérées. Le prédateur se faufile le long des branches. Elle utilise chaque frêle rameau pour s'approcher de sa proie. Chaque tendre feuille est sa complice. Chaque craquement du vent dans les branches dissimule mieux son prochain forfait. Sa fourrure immaculée pourrait la trahir. Mais elle joue avec les éclats du soleil. Une pureté hypocrite.

Au bout de la branche, un petit oiseau noir dore ses plumes au soleil. Il boit cette lumière pour mieux oublier sa couleur, comme si l'astre de la nature pouvait éclaircir son plumage. La jeune fille se débat. Elle ne peut résister. L'oisillon prend du plaisir à s'entendre chanter. L'air est frais et charrie de douces vagues de liberté. Il en oublie le danger. Il se sent plus en sûreté qu'un empereur sur son trône. Rien ne saurait le terrifier. Il n'aspire qu'à cette paix que le monde semble lui offrir. Le monstre clair dissimule chacune de ses griffes. Il détend son corps pour mieux onduler le long de la branche. L'hermine s'apprête à bondir, à conclure ce pacte avec l'ordre universel. Le merle fat fredonne. La jeune fille pousse un cri déchirant. Il est trop tard. Le mal a frappé. Le mal frappe. Le sang de l'oiseau gicle, tâchant la vaniteuse blancheur. Le petit bec jaune cherche à comprendre. Son destin a compris pour lui. Mais à l'extrémité du rameau, la charge se fait trop lourde. La branche cède précipitant la victime et son bourreau dans la même boue. L'hermine souillée frappe inutilement. Elle croit percer sa fureur. Elle voudrait montrer au monde entier ce sang impie. Le merle est mort depuis longtemps. La bête déchire ses chairs pour oublier la boue qui macule son pelage. Elle se redresse indomptée avec un regard terrifiant.

Destin ne se comprend pas. Il aimerait caresser les cheveux de cette jeune fille. Il sait très bien qu'il ne pourra jamais atteindre cette douleur qu'il lit dans ses yeux. Il est l'inspiration de cette haine qui lui interdit de l'approcher. Le poids brutal de son corps comprime celui de la fille. Il ne peut s'en soucier. Il aimerait pouvoir se détacher de son crime. Doit-il la tuer ? De toute façon quelle importance ? S'il ne le fait pas, un autre le fera demain. « Tu sais bien que si tu dois la tuer c'est parce que tu ne peux affronter le regard de sa propre souffrance. Ton crime doit mourir avec toi. On ne peut sans danger aliéner la liberté d'autrui ». Mais qui parle ? A qui sont ces cheveux bouclés ? La lumière qui pénètre dans la pièce semble embraser cette chevelure. Où se cache le corps de sa victime ? Qu'elle est donc

cette femme sur laquelle il s'est étendu. Ce n'est qu'insolent sourire mais il lui suffit d'être pour incarner toute sa terreur. Elle caresse son front pour recueillir au creux de ses paumes la rosée de sa stupeur. Destin ne peut affronter ce regard bien que rien ne puisse le pousser à partir. Tout cela est insensé. Qu'on lui rende donc son présent ! « Je croyais que tu n'appartenais qu'à ta simple volonté. » Liberté ricane sans un soupçon de cruauté. Son long cou voluptueux se tord en arrière, exposant sa blancheur à la brutalité du guerrier. « Profite maintenant de cette liberté que tu crois arracher au monde. » Et disant cela le corps de la jeune femme s'effrite en un instant, ne laissant dans les bras du fauve que les restes noircis d'un cadavre. Destin au bord de la folie se jette maladroitement en arrière. Il s'essuie rageusement les lèvres. Néanmoins son corps ne peut oublier le goût de ce contact décharné. Il tombe à terre, complètement débrayé. Il doit ramper pour saisir son arme. Il lacère avec furie cette carcasse fumante qui l'abandonne. Destin à demi nu frappe la couche d'une enfant évanouie. Il bat l'innocence avec ardeur comme s'il combattait le diable en personne. Démesure et violence stupide. Dérision et peines. Destin sanglote comme cet enfant aurait pu le faire. Il tourne les talons et se jette au dehors. L'air lui semble encore plus vicié sous le soleil. Il marche dans la boue. La torche n'est pas assez brûlante pour son désarroi. Il contemple la mesure en flammes. Rien ne saurait lui ôter cette indicible honte qui souille son corps et sa destinée.

Les hommes et les femmes de ce monde me nomment Liberté. Partout où je vais, ils disent me connaître et me rendent gloire. Partout où je suis, ils me cherchent sans me trouver. Malgré toutes leurs lamentations, leurs craintes quotidiennes, leurs doutes, malgré leur misère, je ne peux comprendre leur attachement à ma personne. Ils semblent ne jamais réellement m'apercevoir. Je traverse leurs villages je foule leurs champs, je mange à leur table mais ils ne me considèrent pas. Je berce les rêves de leurs enfants, je hante les cauchemars des puissants. Ils disent m'aimer et me révèrent ; je les crois sincères. Pourtant ils ne me comprennent pas.

Chaque jour, je parcours à cheval le pays. Les paysans baissent la tête devant moi. Ils s'inclinent devant mon armure. Ils ne remarquent pas que sous mes pas, la terre ne frémît ni ne geint. Je ne suis pourtant pas la maîtresse des seigneurs. Je ne suis pas la couronne des rois. Je n'incarne ni le Mal, ni le Bien. Je fonce à travers la foule, frappant au hasard. Tous me louent. Ils devraient me craindre.

Parfois, un brave implore mon assistance. Je me fais une joie de l'aider. Cependant à peine a-t-il aperçu l'éclat de braise de ma chevelure qu'il perd toute sa raison. Il lâche ses outils, il se surprend à haïr sa misère quotidienne et ne désire plus qu'une quête lointaine et sans retour qui le mène vers une nouvelle misère...un peu plus loin. J'attache toute mon affection à les mettre en garde. Je cherche sans relâche à les guider vers de vrais sentiments. Mais ils ne se fient qu'à moi, ne désirent que moi. Devant moi, tout devient poussière. Mon corps est l'inspirateur de leurs sanglants désirs. Ils m'idéalisent et me jettent dans la boue et le sang. Une violente confusion des sens entraîne leur âme vers le malheur. Ils me suivent en aveugles, entièrement persuadés de se soumettre à leur propre volonté.

Seuls les sages prétendent pouvoir me connaître puisqu'ils me distinguent des passions de la foule. Et si je croise un ermite, il ne cherche ni à me violenter ni à me poursuivre. Il me salue avec respect et me convie parfois au partage de la maigre chère qui fait son quotidien lucide. Souvent en leur présence, je sens la méditation absorber pendant quelques instants la fureur du monde. Il m'arrive de converser avec eux. S'ils me témoignent de la déférence, ils me reprochent toujours ma délicieuse apparence. Mais je ne peux que mettre en avant la façon dont les hommes s'abusent. J'incarne malgré moi, tout leur malheur. Mais leurs sages réflexions ne me font pas oublier la peine des hommes qui eux, ne s'écartent pas par l'esprit de leurs semblables.

La vie m'a faite belle, forte et invincible. La coupe du monde est entre mes mains. Mais je ne bois pas. J'attends. J'attends celui qui viendra me défigurer, celui qui, pour moi seule, refusera de renier sa misère, qui plongera le glaive de ses douleurs dans ma poitrine. Il viendra pour me libérer du monde et libérer le monde de mon image. Il se fera ambassadeur de l'Amour et pour le précéder viendra me combattre et me vaincre. Ma mort est l'unique espoir des hommes. Mais qui aura le courage de renoncer à ma beauté ? Détruire le sublime ! Cracher sur le mensonge ! Prendre conscience de nos doutes pour préparer la venue de l'Amour. Je piétine le destin des hommes. Ils devront outrepasser mes charmes et bannir leurs désirs. Mon nom est Liberté. Je t'attends Destin. J'attends l'Homme : il viendra pour me délivrer.

De nombreux hivers périrent sur les remparts du castel des ombres. Le jeune destin s'affermirait mais ne s'assagissait pas. Son Seigneur suzerain se faisait vieux et ne semblait guère décidé à lui abandonner le pouvoir. Il protégeait son fils légitime, un pleutre cruel qui se plaisait à contempler la souffrance de ses semblables mais ne souffrait pas la vue d'un corps ensanglanté. Destin le haïssait. Tout comme son père, il était déjà de la race des faibles que la maladie et l'inaction dévoraient.

Destin allait atteindre l'âge de trente ans et le vieux roi ne daignait toujours pas mourir. Il ne prêtait nulle attention à sa vaillance et destin s'irritait chaque jour un peu plus de sa triste fortune. La nuit une femme rousse et impudente le pourchassait en rêve et au matin son désespoir et sa colère venait vivifier sa colère. Il battait ses serfs avec une méchanceté accrue. Néanmoins, son restait en proie à l'inquiétude. Par une matinée hivernale, alors qu'il chevauchait à bride abattue sur des chemins de montagnes, sa monture trébucha, le projetant sur le roc. Un rire cristallin vint ensanglanter son visage. Liberté était là-bas, de l'autre côté de l'abîme, assise sereinement sur un rocher. Elle ne le quittait pas des yeux et son regard le transperçait.

Destin se releva. Il se tenait droit et médusé face au précipice, face à sa splendeur fantastique. Elle mêlait paisiblement leurs regards et la brise caressait leur attente. Soudain, elle fit volte-face et sautant sur son cheval disparut comme une bourrasque. Destin eut peine à comprendre ce qui lui arrivait ; il se sentit enfourcher sa monture et partir au galop. Une peur lancinante tirait ses entrailles. Il força sa monture tout le jour, chevauchant comme la mort, la faux à la main et un vent de tempête dans la tête. Il pénétra à toute allure dans la cour du château, sauta à terre et resta debout, immobile, émergeant lentement de son trouble. Il reprit ses sens mais ne put en rien comprendre ce qui le tenaillait. Son âme se déchirait, une souffrance interne atroce le faisait trembler. Une fièvre émotionnelle qu'il ne pouvait réprimer dominait sa pensée. Il aurait voulu fuir toujours plus loin, mais le soir s'approchait comme un cortège funéraire et lui rappelait sinistrement sa folie diurne. Il leva enfin les yeux, retrouvant la maîtrise de soi il tenta de se regarder comme l'eut fait une de ses victimes. Mais il ne parvenait plus à s'estimer, il se sentait emprisonné par des chaînes invisibles, les lanières de la honte, du mépris et du désespoir. Le lierre qui prenait d'assaut les murs du castel recouvrait cet emblème de puissance des couleurs mornes du temps. « L'heure est venue ! » Et il sut ce que ce jour signifiait pour lui.

Destin était calme, de façon très inquiétante, il ne parvenait pas à comprendre pourquoi son entreprise dut demeurer secrète tant elle lui apparaissait comme le jugement légitime de la vie. La vie n'est que l'éternel combat des puissants pour la puissance et celui des faibles pour les miettes de leur destinée. Il menait son cheval par la bride. Il l'abandonna à un écuyer, semblant ne pas même noter sa présence puis impassible, regagna la tour dans laquelle sa condition de bâtard le tenait reclus. Il ferma la porte à double tour, tira un rideau devant les embrasures et se pencha vers un vieux coffre qui se tenait coi dans un angle de la pièce. Les grincements du couvercle le firent tressaillir, il ne put s'empêcher de jeter un coup

d'œil vers la porte. Du coffre, il sortait de nombreuses étoffes mitées qu'il posait cependant délicatement. Sur une table. Sa main incertaine trahissait son émotion et il e parvenait pas à oublier le poids de ce regard qui pesait sur lui. Le regard du destin, le regard de sa Liberté qui en ce jour prenait son envol, quittant les prairies fanées de la froide détermination. Il sentit ses doigts se refermer sur la fiole qu'il cherchait. Il l'avait trouvée, il y a longtemps dans les mains d'un esclave, mort vraisemblablement pour éviter les représailles de son geste. Destin n'était alors qu'un enfant mais la résignation de ce geste l'avait touché. Il avait glissé la fiole dans sa poche, associant la dignité retrouvée de cet homme au calme d'une action déterminée.

Son heure était venue. Il dissimula le petit récipient dans les plis de son haubert et sortit, l'épée à la main. Il avait de mal à concentrer ses pensées sur l'objectif, à ne pas se projeter dans les implications logiques de son acte. Il traversa la cour, grimpa des escaliers, molesta quelques gardes assoupis pour faire irruption dans la chambrée du fils de son seigneur. Celui-ci choqué aurait pris un malin plaisir à mettre en évidence, la sottise d'un comportement si bestial. Il n'en n'eut pas le temps. Destin, d'une détente foudroyante lui trancha le bras et hissant le corps flasque, sanguinolent et plaintif sur ses solides épaules se mit en besogne pour rencontrer son roi. Il ne pouvait tuer le roi, mais il savait comment le faire mourir. Le vieil homme était alité et cru perdre la vie à la vue de son fils estropié. Il voulu faire intervenir sa garde mais Destin jetant la larve inhumaine sur le sol leva sur elle le glaive de sa colère. « Silence. Tu feras ce que je t'ordonne, immonde limace. » Le roi furieux gémissait. « Où préfères tu que j'ôte la vie à ton cher enfant.

_Non...et le roi vomit des hurlements de rages. Tu vas le destituer, sur le champ et me proclamer comme héritier légitime.

_Jamais ! » Alors fendait l'air, la lame vint s'abattre sur le second membre du prince de misère.

_Non... Arrête. .. Par pitié...Cruauté ! Telle est notre devise. Destitue-le où il mourra ! »

Destin fit entrer un druide. Le vieil homme semblait amusé par ce sanglant spectacle. Il portait dans ses mains une coupe dorée. Il la trempa dans le sang du malheureux comme le voulait la coutume. Destin porta le calice à ses lèvres et but son infortune. Avant de la tendre au roi qui tremblait et ne pensait déjà plus, il versa subrepticement le contenu de la fiole dans la coupe. Le druide entonnait les rites de l'investiture. Force ! Gloire ! Puissance ! Le vieux roi s'écroula sur sa couche, renversant le vin noir de l'unité des puissants. Cruauté ! Et l'arme d'acier vint trancher les derniers gémissements du prince des vaincus.

Au bout de quelques années, après avoir savouré les délices du pouvoir, les femmes de ses sujets et les fruits des jardins les plus intimes, Destin fut las d'être roi. Alors, il ajusta son armure, affûta son épée, harangua ses meilleurs guerriers et partit chercher querelle à ses voisins. Le chemin fut long jusqu'à la bataille et les soldats manquaient d'infidèles à étripper. Lorsque Destin pris position sur la colline, le soleil était au zénith. Il songeait à Liberté tandis que ses troupes chargeaient en braillant à travers la plaine. Le jour l'éblouissait et il sentait l'ardeur des combats qui montait jusqu'à lui en vivifiants effluves. Il empoigna sa hache et forçant sa monture se précipita au devant du trépas. Force ! Gloire ! Puissance ! Cruauté...

Du plus profond de leur cœur, les combattants les plus braves sentirent poindre une indicible terreur tandis que debout sur son destrier, l'écume à la bouche, Destin prit part à la lutte. Il élevait sa hache haut au dessus de ses épaules pour la laisser retomber avec la force la plus brutale sur les crânes de ses adversaires apeurés. Sa monture fendait les lignes ennemies comme une onde noirâtre. Destin progressait rapidement, tranchant les membres, taillant les poitrines, mutilant les visages anonymes qui osaient incarner son insoumission à l'ordre du juste et du droit. Un soleil impitoyable luisait sur les flancs moites de la bête satanique. De ses naseaux s'échappait un souffle brûlant. Destin contraignaient les nuques à s'abaisser devant

lui ; chaque malheureux sentait le poids tranchant de son humilité. Les corps vidés de leurs souffles et de leurs idéaux s'écroulaient autour du cavalier. Ses mains étaient maculées du sang d'animaux aux regards autrefois humains. Destin prenait plaisir à enduire son visage de cette liqueur chaude et odorante. Le long du manche de sa hache s'accrochait le lierre rouge de la vie. Mais Destin rendait à chaque être le même hommage funéraire et laissait son destrier piétiner les carcasses consumées par une force inhumaine. Destin frappait de taille et d'estoc sans se soucier de comprendre pourquoi. Ami ou ennemi, quelle importance ? La guerre fait de chaque homme un prétexte futile à l'oubli de soi.

Les stratèges ennemis firent tirer des volées de flèches. Les éclats bleutés du métal qui fusaient autour du seigneur ternissaient une atmosphère crépusculaire. Destin sentit les griffures de l'acier sur ses membres. Il fit face, élevant sa hache en un appel vindicatif à l'adresse de ses troupes. Un froid néfaste semblait recouvrir les plaies encore chaudes de la bataille. Destin perçut l'haleine verdâtre de la Mort qui sublimait les cadavres qu'il avait répandu sur le sol. Il poussa un cri levant ses yeux vers l'astre diurne, réclamant de lui un regain de courage pour ses hommes. Le sang s'obscurcissait sur le tranchant effilé de sa hache. Destin ne pu s'empêcher de frissonner. Les dardes d'acier pleuvaient autour de lui, se fichant dans le bois d'ébène rougi de son bouclier. Destin tourna la tête, pour faire face. Sur le versant opposé, une mince silhouette pointait son grand arc vers lui. Elle tendit la corde, la lourde flèche claqua dans l'air humide des pleurs des blessés et des lamentations de leurs fils. Destin vit le projectile foncer sur lui, déchirant ses certitudes les plus fondamentales. Liberté plongeait le fer rougi des braises de son regard dans la chair même de son âme. Un cri de terreur déforma ses mâchoires. La flèche vint empaler le cou de sa monture, finissant ironiquement sa course dans la paume de son cavalier. Une sueur âcre traversa les pensées de Destin en cet instant. Sa monture s'écroula sous lui. Il sauta agilement sur le sol, se soustrayant aux coups de ses ennemis et à la réprobation de la déesse. Il trancha la tête de son cheval, abandonnant sa hache plantée dans le sol. Saisissant la crinière tâchée d'un sang digne, il l'éleva au dessus de sa tête. Ses adversaires reculaient à son approche, tant il semblait en proie à une rage diabolique. Rassemblant toutes ses forces, il lança la dépouille aussi loin qu'il le put. Elle vint s'écraser aux pieds de Liberté. Toutefois, les éclaboussures du mal s'effaçaient au contact de ses vêtements. Elle se pencha vers le sol et lestement gagna la mêlée.

Destin s'empara de sa longue épée et balayant les jambes des soldats alentours, se frayait un chemin à travers la foule. Liberté le rejoignit. Autour d'eux les armes s'étaient tues. Un silence respectueux se fit discrètement. Liberté n'arborait aucun insigne sur sa côte de maille. Des formes rondes et esquisses, une grâce incomparable. Destin jubilait entre la terreur et le doute. Il était très impatient, de cogner, de briser os et membres, de l'entendre hurler et implorer sa pitié. « Cruauté ! », hurla-t-il en se lançant vers elle. Elle s'écarta adroitement et lui frappa gentiment l'épaule. Destin s'écroula par terre et sentit la honte affluer à ses tempes. « Puissance ! » et il se jeta sur elle. Cette fois-ci, son glaive rencontra l'acier. Il cru pouvoir triompher de la jeune femme. Cependant, sa vigueur était à la mesure de sa beauté et elle repoussait avec un calme enchanteur chacun de ses assauts. Destin cherchait à frapper toujours plus fort. Une telle puissance aurait dû venir à bout des colosses les plus solides, mais Liberté paraissait fraîche comme le soir qui tombait sur la plaine. Un vent glacial vint durcir tous les cœurs encore debout. Rares étaient les bannières intactes. Destin s'épuisait. A chaque tentative, ses coups frappaient le vide. Lorsque Liberté semblait faire preuve de difficulté, Destin acharné ne manquait pas de tomber dans un nouveau piège et trébuchait sur le sol. Il s'imaginait le cruel sourire qui devait éclairer le splendide visage de Liberté et des larmes silencieuses se mêlant au sang, dessinaient sur son visage, les sinueuses sentes du désespoir.

Liberté souffrait elle aussi, elle sentait la tristesse infantile qui émanait de cet homme. Elle le vit finalement planter son épée dans le sol et s'agenouiller devant elle. Alors, elle lui tendit la main.

Une pointe fulgurante lui arracha son casque, marquant son onctueuse joue d'une balafre infamante. Elle réagit comme l'éclair et frappa de toutes ses forces le chevalier du plat de son épée. Il se tordit sous la violence du coup et vint essoufflé se prosterner à ses pieds. Liberté était honteuse, les gouttes de sang qui perlaient de sa blessure s'écoulaient le long de ses cheveux bouclés, dont la rousseur éblouissait le soir. Tous les hommes présents étaient subjugués par la violence et la beauté de cette apparition. Devant la dureté du regard de Liberté qui fixait l'horizon, ils furent tous livrés à la honte. Ils se prosternaient en silence, n'osant souiller de leur regard cette force divine. Destin pleurait comme un enfant. Il se lamentait à ses genoux mais n'osait pas, malgré l'ardeur de ses désirs d'affection, effleurer son corps nacré. Une larme de la jeune femme vint humecter sa main. Il sentait le contact soyeux de sa longue chevelure. Elle passa sa main dans ses cheveux. Lorsqu'il leva enfin les yeux, elle avait disparu.

Destin avait outragé liberté et elle s'était une fois de plus dérobée. Il avait cru déceler sur son visage une rougeur coupable. Elle avait été certainement l'adversaire le plus sauvage qu'il n'ait jamais affronté. Derrière le masque de la haine patientait le visage innocent de l'amour. Destin restait là ; seul et esseulé, perdu dans ses rêveries au beau milieu des cadavres. « Un amour impossible. Voyons ! Je ne vis que pour la voir mourir. » Il ne prêta pas attention aux cavaliers lourdement armés, vêtus d'un noir fatidique et casqués des crânes des vaincus qui fonçaient dans sa direction pour le faire prisonnier. Il se retourna et voyant l'ennemi s'écria : « Elle m'a trahi ! » Destin eut peine à relever son épée. Loin de Liberté débutait pour lui une longue captivité.

Destin erre dans sa cage de pierre. Il se lève brutalement, il tourne sur lui-même, fait quelques pas et se rassoit. Il ferme ses poings, frappe le sol et les murs. Et malgré ses hurlements et ses plaintes, nul ne vient. Destin attend. Il ne peut se calmer, se résoudre. Lorsqu'il lève les yeux, son regard se perd au dessus de lui, dans la pénombre du puits où il risque fort de finir ses jours. Pas de lierre sur les murs en putréfaction. Des rats qui s'ébattent dans l'ombre. Pas d'angles, pas de recoins pour s'isoler, pour faire face à sa situation. Destin a été jeté, au cœur de l'oubli. De frêles lueurs daignent encore descendre jusqu'à lui. Mais les hommes l'ont oublié. Le monde l'a fui. Dans sa prison, un roi pleure, un roi sans couronne ni pages ; un roi livré à lui-même. L'ennui le confond dans ses rêves de chevauchée, de grands espaces et de soirées d'été. Il n'a plus que son âme pour seule contemplation. Son corps, son nom et ses serviteurs n'appartiennent qu'au passé. Destin ne sent plus en mesure de vouloir. Il s'est livré à l'angoisse du temps qui passe sans se retourner. Il reste là, prostré, à terre, pendant plusieurs semaines.

Un matin, debout dans l'obscurité, alors qu'il goutte avec une joie simple les maigres rayons de soleil que sa captivité lui abandonne, il constate que sa barbe s'est faite grise. Son corps l'a précédé sur les étroites sentes de la mort. Destin laisse couler une larme, de son œil gris de fauve. Aujourd'hui il ne peut plus nier la vanité de son pouvoir révolu. Destin se vautre dans l'existence comme ces tristes paysans qu'il haïssait jadis. Ses mains s'ouvrent, des mains usées et tremblantes. Il se détourne de la lumière, qui a trahi ses rêves de puissance.

Néanmoins, la lumière répond à son offrande d'humilité. Elle se met à vibrer dans son dos, à se tordre, à frémir. Des éclats colorés de cette source jaillit une tendresse oubliée. Les rayons chatoient et s'entremêlent. La lumière prend forme humaine dans l'obscurité. Une voix qu'il reconnaît immédiatement le précipite dans ses souvenirs. Ses épaules pivotent lentement. Il craint de se heurter à un regard trop dur, à des paroles trop vraies. Liberté dans son manteau de printemps ne le considère pourtant pas avec sévérité. Elle écarte ses longues nattes rousses.

Un parfum trop pur flotte dans l'air vivifié. Destin incarne la souillure devant une majesté si flagrante. La nymphe porte des vêtements légers, mais Destin perçoit encore l'armure sous les voiles de soie. Elle tend son bras vers lui et délie ses doigts. « Approche jeune guerrier ! » Destin ne cherche plus à percer le mystère de ces féeriques apparitions. Il prend sa main et le sourire qu'elle lui tend. La honte déchire pourtant ses méditations. « Que donnerais-tu pour retrouver ton passé ?

_L'unique bien que je possède encore c'est précisément ce passé. Que pourrai-je donc t'offrir pour quelque chose qui n'appartient qu'à moi ?

_Tes prières ne mentaient pas. Tu as libéré ton âme. Ta réponse était la seule recevable. En effet, nul ne peut retrouver son passé. Non pas parce que le réel nous en empêche mais plutôt que sans passé, le réel ne peut être. Le passé appartient à l'ordre universel. Nul volonté, nul sentiment et nulle morale ne peut le remettre en question. Le « si j'avais su » n'a aucune raison d'être. On ne peut repenser le passé. Il est nécessaire comme le cycle des saisons que nul ne peut modifier. L'Homme n'appartient pas au passé. Le passé n'est que ce qui n'aurait pu être autrement. Tu ne peux vouloir appartenir à un autre passé, parce que tu n'appartiens qu'au présent et que seul ce présent peut te juger. A présent tu vas retrouver ta liberté car l'heure de ton trépas se rapproche et que ta volonté ne veut pas de cette fosse pour sépulture. » Destin sublimé s'agenouille devant Liberté et lui rend hommage avec ce qui lui subsiste de dignité. « Mais comment pourrai-je sortir de cette prison ? » Liberté rit et d'éclatantes expressions viennent rasséréner le captif. « Songe plutôt à ce qu'il convient de faire de cette liberté. » Destin tressaille. Dans les paroles de la déesse il a déjà cru apercevoir les compatissantes intonations de sa future félonie. « Mais pourquoi cette nouvelle chance si tu sais que je vais te trahir ?

_La miséricorde n'est là que pour tes fautes, celles que tu as commises et celles que tu commettras. N'oublie jamais l'heure de ta mort. » Destin a baissé les yeux et lorsqu'il cherche à nouveau le pardon, Liberté s'est évanouie.

Quelques instants plus tard, un écho mat tire Destin de ses réflexions torturées. C'est une lourde corde qui du haut de la fosse l'appelle. A peine l'a-t-il saisie qu'il se sent décoller du sol. Il a du mal à rester accroché, ses muscles se font vieux et sa vigueur sommeille encore. On le prend, on le pose à terre. Deux gardes au rire malin le fixe. Une clarté sale l'éblouit. Il lui semble qu'une figure rousse s'évade. Des voiles translucides sur le sol témoignent de quelque nouvel enchantement. Les rustres soldats semblent si perdus que Destin n'a que peu de mal à se figurer la scène. Liberté leur a fait miroiter une nouvelle vie : promesses de pouvoirs, de plaisirs et de luxes. La misère est le lot commun de toute l'humanité. « Une prévoyante créature...

_Charmante créature...

_Douce et attentionnée...

_Très attentionnée...

_...nous a révélé un prodigieux secret...

_Tu serais le roi d'une vaste contrée...

_Ta reconnaissance envers nous, pour notre sollicitude sera sans égale...

_Et le peuple entier clamera notre bravoure et notre force...

_Je ne suis qu'un captif fatigué...

_Ne te moque pas de nous !

_Si le cœur vous en dit, rien ne vous empêche de me suivre.

_Elle a laissé ceci pour toi. » Et le sot geôlier lui tend une coupe d'or incrustée de pierreries dans la quel un vin précieux... « Patiente ! » dans les mains du second, Destin reconnait son arme, celle de la victoire, de la vengeance celle qui a fait sa vie... « Je suis Roi ! Oui ! Oui...Je suis bien roi. Donne moi cette arme ! L'aide visiblement impressionné s'exécute.

Mais Seigneur, nous devons d'abord partager cette coupe. La nymphe nous a assurée qu'elle vous conduirait à la sagesse.

« La sagesse. Que de temps perdu. Avec de tels idiots pour compagnons mon royaume ne m'ouvrira les portes que de ses prisons. L'impudente créature ! Elle croit donc pouvoir me soumettre avec ses charmes et ses philtres. Mais je suis libre à présent et je le resterais. Force ! Gloire ! Puissance et Cruauté ! Que l'animal meure et que l'Homme se repaisse de sa chair. Nul ne me possédera jamais plus. » Et retrouvant les haines passées il brandit une nouvelle fois son arme pour trancher de nouvelles vies. Destin frappe de toutes ses forces. Il n'éprouve aucune pitié mais toutefois beaucoup de satisfaction. La coupe dorée chancelle tandis que le vin se mêle au sang de ses victimes. Il fend le calice et quitte en hâte la forteresse de ses doutes laissant derrière lui les restes de deux destinées brisées par la fureur de l'orgueil.

Destin cru avoir reconquis le monde et la jeunesse. Mais la Gloire, la Force, la Puissance l'avaient abandonné. Chaque jour, il s'étonnait de la cruauté des hommes. Il traversa à pied tout le royaume sur lequel il avait régné autrefois et à mesure qu'il se rapprochait de sa demeure, le ciel se noircissait, les villages étaient plus dévastés et les gibets se faisaient plus nombreux. Les paysans lui jetaient des pierres et se riaient de lui lorsqu'il brandissait son épée ébréchée. Il se sentait maintenant trop âgé pour les poursuivre. Ses vêtements en loques inspiraient plus la charité publique que le respect. Il cru qu'il ne parviendrait jamais jusqu'au terme de son périple.

Il avançait courbé sur la garde de son arme. La pluie se mêlait à la terre et maculait peu à peu l'éclat de son ardeur retrouvée. Enfin, il cru mourir de joie en reconnaissant le village dans lequel jadis, il avait voulu dompter la chair de Liberté. Il tomba à genoux au milieu de la route, louant un Dieu qu'il ne connaissait pas. Il fit ses ablutions avec la terre fétide et levait les bras vers le ciel. Des larmes âgées creusaient ses rides et une tranquillité nouvelle berçait son cœur. Une belle silhouette chevauchait nonchalamment sur la route. Il n'entendit pas le galop des chevaux lancés à la poursuite de Liberté. Il ne perçut pas la chute du guerrier cuirassé qui vint le rejoindre dans la vase de sa misère. Destin leva la main devant l'arme qui s'appêtait à clore son existence. « N'oublie jamais ! L'heure de ta mort, jeune seigneur, guidera tes pas toute ta vie durant. »

Le courroux du guerrier s'abattit avec rage sur sa tête. Force. Gloire. Puissance. Cruauté... Entre Destin et Liberté, un Amour impossible regagnait l'azur de l'éternité.

Quelque chose a brillé dans sa main. Sa main s'est tendue. Une ultime tension, destinée à la jeune fille. A cette souffrance qu'il a causée et dont il ne peut pourtant être responsable. Quelqu'un a laissé couler sa souffrance. Quelqu'un a crié. Quelqu'un hurle vers cet être qui s'abandonne à l'humilité et qui implore le pardon. La jeune fille a relâché l'étreinte de son cœur, elle s'abandonne au pardon et glisse éternellement vers le sol. La main du condamné se replie. Quelque chose brûle le silence et déchire une longue attente. Elle s'épanche déjà en sanglots violents ; ses pleurs déchirent l'atmosphère. Il a ramené sa main à son côté et poursuit sa dernière marche. La créature de souffrance se replie à l'agonie sur le sol de marbre. L'empereur est impassible. « Quelle force cosmique pourrait donc se mesurer à la puissances du regret, du pardon et de l'amour réunis ? », songe-t-il. L'Homme vrai sait être humble devant le Sentiment. Le condamné sent un flot monstrueux submerger son âme ; il ne peut oser se retourner. Comment peut-elle encore le regarder ? Elle cherche à briser chaque instant de marbre qui la sépare de cette nouvelle force qui vient de se lever à l'horizon du désespoir et de la Mort. L'anneau est venu rouler sur les dalles de marbre, déjà ensanglantées par tant de tristesse. Son âme se libère soudain elle tend ses mains, ses doigts se

délient vers l'éclat de métal et sa douleur se referme. Il a bondit à l'intérieur de la barque d'acier. Maintenant, il peut la regarder, avec des yeux neufs. Il se sent libre et parvient maintenant à croire en ce qu'il ressent. Les yeux féminins se posent sur le cercle doré, ses larmes dessinent une nouvelle vérité. Leurs regards se superposent. Il tend vers elle un dernier sourire. Elle a entrouvert ses bras. Leur douceur déchire le temps.

Charon éloigne déjà le malheureux du rivage de la réalité. Son sourire affectueux se perd dans les ténèbres et les ténèbres appellent cette pureté sans voix. cette joie désespérée qui hurle dans sa course. La jeune femme tend tout son corps dans un saut de la foi. Elle veut se faire flamme pour éclairer les ombres qui se dérobent.

La foule a retenu ses cris. L'Homme a levé la main cette fois. Les soldats s'immobilisent, laissant la Rédemption rejoindre l'offense dans les ténèbres de l'inconnu. La victime s'est unie au criminel. Le juge au condamné. Le Mal fusionne avec le Bien. Le vaisseau s'est déjà évanoui dans l'atmosphère. Ne subsistent que le poids des larmes et la douleur des vivants. « Gloire au protecteur de nos vies ! »

Elle ne retient pas ses pleurs et s'abandonne à la joie. Elle lui a offert son destin. Il rejette ses désirs vains et la prend dans ses bras. Il renonce à sa liberté. Maintenant il peut s'abaisser pour recevoir l'Amour. Pour l'éternité.